

AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis le site

<http://www.leproscenium.com>

Ce texte est protégé par les droits d'auteur.

En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (la SACD par exemple pour la France).

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe.

Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues, même a posteriori.

Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

Trip' otages in désertibus

Comédie dramatique

De Gabriel COUBLE

Synopsis : Un car de touristes est détourné par une des passagères. Elle menace de se faire exploser et tous les passagers avec. Mais le bus est tombé en panne et le groupe se retrouve en plein désert, loin de tout et isolé du monde.

Public: Tout public.

Durée approximative: 90 minutes

8 personnages : 5 femmes, 3 hommes.

Distribution, par ordre d'entrée en scène :

- **Ignacio :** Le chauffeur du bus. Joue également le rôle de guide pour l'agence Borodo-Tour. Il connaît bien le désert, mais pas le chemin que lui a fait prendre la terroriste. Son principal souci est que tout se passe bien et que chaque client revienne satisfait de son séjour. Il garde ses distances et se lie difficilement avec les voyageurs.
- **Françoise et Edith :** Un couple de touristes. La trentaine. Elles sont comme en voyage de noce. C'est leur premier périple ensemble.
Françoise : La plus mûre. Infirmière en hôpital, de surcroît grande bricoleuse. Elle donne l'impression de toujours protéger Edith. Elle aimerait que leur histoire dure toujours.
Edith : La plus jeune, plus insouciante. Etudiante.
- **Brigitte :** Une touriste. La cinquantaine. Célibataire. Grande voyageuse. Elle a écumé des dizaines de pays.
- **Costas et Delphine :** Un couple de touristes. Mari et femme. La quarantaine. Ce couple fait son premier voyage sans leurs deux enfants. C'est Delphine qui a choisi cette destination, contre l'avis de Costas.
Costas : Ne trouvait aucun intérêt à ce voyage jusqu'à ce qu'il aperçoive Hélène. Depuis, il s'intéresse à elle. Costas est un cadre d'une administration. Il est obsédé par les économies et surveille les dépenses de sa femme.
Delphine : Ne peut s'empêcher de penser à ses enfants et se maudit d'être venue ici. Femme au foyer, elle est plutôt coquette, aime bien s'habiller mais doit compter avec l'avarice de son mari.
- **Siméon :** Un touriste. La cinquantaine. Célibataire. Donne l'impression d'un intellectuel, un philosophe, un peu au dessus du lot, comme dans les nuages.
- **Hélène :** Une touriste. La quarantaine. Déprimée, elle est venue faire ce voyage pour précisément se perdre dans le désert et ne plus en revenir. Devant la difficulté, elle s'est convertie en apprentie terroriste avec une chaîne de chasse d'eau qui lui est restée entre les mains dans les toilettes d'un précédent hôtel. Elle aimerait mourir mais n'a pas le courage de passer à l'acte et donc imagine que les autres vont se dresser contre elle et la tuer à sa place.
- **Scorpions, araignées, chacals, crapaud...**

Décor : Le désert.

Costumes :

Costumes de voyage, tenues décontractées.

Ne pas oublier l'indispensable gilet à poche couleur sable.

Certains, et notamment Hélène, portent un large foulard, pouvant servir de chèche.

Scène vide. Pleine lumière. Il fait chaud. Le décor le plus approprié serait des dunes de sable. Bruit métallique, coup de marteau sur une ferraille.

Ignacio - *(Voix off)* Et mierda !

Edith et Françoise - *(Voix off)* Alors ?

Ignacio - *(arrivant sur scène)* Alors rien. Alors c'est foutu, cassé, complètement bousillé. Le moteur il veut plus rien entendre.

Edith et Françoise – *(arrivant en suivant Ignacio)* Vous voulez dire...

Edith - On est bloqué ?

Françoise - On peut plus avancer ?

Ignacio - Pire, c'est foutu, je vous dis.

Françoise - Foutu, foutu, il doit bien y avoir une solution ? Un radiateur qui fuit, c'est pas grand chose.

Ignacio - Le radiateur il est réparé. C'est la courroie de distribution qui est cassée maintenant.

Françoise - La courroie ? Pas grave. On prend un bas nylon, ou une bonne corde et ça repart.

Edith - Oui, j'ai vu ça déjà.

Ignacio - Je sais, mais pour le coup, ça suffira pas. Heureusement qu'on était à l'arrêt. Parce que sinon, on pouvait dire adieu au moteur.

Edith - Merde !

Ignacio - Je ne vous le fais pas dire. Et en plus je venais de réparer le radiateur.

Françoise - Qu'est-ce qu'on peut faire alors ?

Ignacio - Faudrait ouvrir le bloc moteur. Si les soupapes sont niquées, c'est mort. Les pistons sont coincés mais c'est pas perdu. Au pire, il faudrait refaire les têtes des soupapes... On a plein de lait concentré, je pourrais essayer avec les boîtes... Mais ça risque de prendre un certain temps... On n'a pas le choix de toute façon. Si on se sort pas d'ici, personne viendra nous chercher.

Edith - On est vraiment perdu ?

Ignacio - Avec l'autre folle, qu'est ce que vous voulez qu'on fasse ?

Edith - *(prenant les mains de Françoise)* Françoise !

Françoise - Edith !

Entre Brigitte.

Brigitte - Alors ?

Edith - Alors rien. On est coincé.

Brigitte - Ah bon ?
Françoise - Et là bas ?
Brigitte - Elle veut nous voir. Elle veut pas qu'on s'éloigne.
Ignacio - On s'éloigne pas, on répare le bus, mierda ! Elle commence à me courir celle là.
Brigitte - Oui mais...
Ignacio - Ok, j'arrive.

Edith et Françoise sortent.

Brigitte - Et au fait, vous pensez qu'on l'a passée, la frontière ?
Ignacio - J'en sais rien. On a pas mal roulé, mais je connais pas bien le secteur. Peut-être... De toute façon ça changera pas le fait qu'on risque pas d'être secourus.

Il sort.

Brigitte - Parce que, il faudrait savoir...

Elle sort. La scène est à nouveau vide.

Hélène - *(Voix off)* On ne bouge plus !

Entrent Costas et Delphine.

Costas - *(crie vers l'extérieur)* Nous sommes là.
Delphine - Costas, ça suffit maintenant. Tu es exaspérant. Si tu crois que j'ai pas remarqué ton manège ?
Costas - Quel manège ?
Delphine - Depuis le début du voyage tu t'intéresses à elle. Toujours assis à côté d'elle, toujours à lui sourire avec ton air imbécile, à marcher avec elle quand on visite les monuments...
Costas - N'importe quoi !
Delphine - Il n'y a que la nuit que tu dors encore avec moi. Tu dois pas oser aller la rejoindre. Bien que, sur le dernier bivouac, c'était limite... C'est moi qui te fais peur ?
Costas - Mais non, c'est une femme seule, malheureuse. J'ai tout de suite compris qu'elle était dépressive. Je veux juste l'aider.
Delphine - Le problème c'est que tu continues, alors que maintenant elle nous menace. Tous.
Costas - Je sais. Et je préférerais ne pas être là, crois moi.

Delphine - Ah quand même !

Costas - Ben oui, tu vois pas qu'on pourrait y rester ?

Delphine - C'est ce que je me tue à te dire.

Costas - Oui et bien pas trop vite, chérie. Je préfère encore qu'on y passe ensemble plutôt que toi toute seule.

Delphine - Merci. *(Dans ses bras)* Tu crois qu'on va s'en sortir ?

Costas - Tant qu'il y a de la vie...

Delphine - Quand je pense qu'on a failli amener les enfants avec nous.

Costas - Oui et bien justement, s'ils avaient été là, elle nous aurait relâchés avec eux, comme les autres. Je te signale qu'on reste six otages, sept avec le chauffeur. Que des célibataires ou des couples sans enfant.

Delphine - On pouvait pas savoir. Ils sont quand même mieux avec leurs grands parents.

Costas - Tu dis ça parce que c'est tes parents. Moi, j'aurais préféré qu'ils soient là.

Delphine - Costas, j'ai peur.

Costas - Ils arrivent.

Entrent, dans l'ordre, Siméon, Brigitte, Edith et Françoise, Ignacio puis Hélène qui ferme la marche.

Siméon - Poussez pas, il y a de la place pour tout le monde.

Brigitte - Quand même, j'aimerais savoir.

Siméon - Savoir quoi ?

Brigitte - Si on a passé la frontière.

Siméon - Et après ?

Brigitte - Après, rien. Je veux savoir, c'est tout.

Siméon - Savoir, savoir. Quelle importance...

Hélène - Silence dans les rangs.

Hélène porte un sac à dos. Elle tient à la main une poignée de chasse d'eau, reliée au sac par une chaîne ; le détonateur de la bombe dissimulée dans son sac.

Hélène - Personne ne bouge, ou je tire.

Tous restent figés et groupés, face à Hélène menaçante mais que l'on sent fébrile, nerveuse, qui ne maîtrise pas vraiment la situation. Un temps. Costas s'avance.

Costas - Mademoiselle...

Hélène - Madame.

- Costas** - Pardon, Madame... Enfin, Hélène... Arrêtez ce jeu stupide. Nous sommes perdus en plein désert, sans moyen de locomotion, bientôt sans eau et nourriture. N'en rajoutez pas avec vos menaces. C'est quoi d'abord votre revendication ?
- Hélène** - Vous le saurez en temps utile. Pour l'heure, tenez-vous à carreau. Tous. Je ne vous dirai qu'une chose : je n'ai rien à perdre. Alors si ça tourne mal, tous dans le bus et boum ! OK ?

Un temps. Personne ne bronche.

- Hélène** - Bon, la panne de bus n'était pas prévue. On va donc tout faire pour le réparer et repartir d'ici.
- Delphine** - (*suppliante*) Vous avez relâché les familles avec enfants. Nous aussi nous avons des enfants. Ils sont chez leurs grands parents. Mais c'est pareil. Alors, il faut nous laisser partir.
- Ignacio** - Pour aller où ?
- Delphine** - (*sanglotante*) Pour rentrer chez nous.
- Ignacio** - Le problème, c'est qu'avec le chemin que Madame nous a fait prendre, on ne sait plus où on est, alors partir à pied dans le désert, ça me paraît pas une bonne idée. Non, le moyen le plus simple pour rentrer chez vous, c'est d'attendre qu'on répare le bus pour repartir, tous ensemble.
- Delphine** - (*effondrée*) Costas !
- Costas** - T'en fais pas, ça va aller.
- Hélène** - (*à Ignacio*) Vous pensez y arriver ?
- Ignacio** - Comme je disais, ça risque de prendre un certain temps. Mais on va essayer. Par contre, je vais pas y arriver tout seul.
- Hélène** - Quelqu'un pour l'aider ?
- Costas** - J'y connais pas grand chose en mécanique, mais je peux aider...
- Edith** - Françoise s'y connaît vachement.
- Françoise** - Moi ?
- Edith** - Ben oui, le coup du bas en nylon, et le radiateur, t'avais l'air d'en connaître un rayon sur les radiateurs.
- Françoise** - Bof !
- Edith** - Si je t'aide, à toutes les deux je pense qu'on fera un bon mécano pour aider Ignacio.
- Ignacio** - Oui, ça devrait aller. Vous deux, c'est bien.
- Brigitte** - (*à Siméon*) Et vous, la mécanique ? Non ?
- Siméon** - Ah non, pas du tout.
- Hélène** - Bon, alors au travail. Et si vous avez besoin d'aide, je vous envoie du renfort.
- Ignacio** - Par contre, je dois aussi faire la cuisine...
- Hélène** - Vous occupez pas de ça, on s'en charge. Chacun à sa place.

- Ignacio** - Quand même, c'est mon travail. Vous n'êtes pas ici pour...
- Hélène** - Allez me réparer ce bus ! Et ne vous occupez pas du reste !
- Ignacio** - Bon, bon. Mais, c'est à dire, il faudrait aller chercher du bois avant la nuit, pour faire le feu...
- Hélène** - J'ai dit ouste ! Au travail !
- Ignacio** - Bon, bon...

Ignacio, Edith et Françoise sortent.

- Hélène** - Delphine, vous avez des enfants je crois ?
- Delphine** - (*espérant un arrangement*) Oui, deux.
- Hélène** - Bon, vous vous occuperez de la cuisine. Essayez de rationner au plus juste.
- Brigitte** - Aussi, pourquoi avoir pris ce chemin ? On était tout près de la frontière.
- Hélène** - J'ai mes raisons.
- Brigitte** - Je m'en fous de me faire sauter. Je suis célibataire, moi. Vieille fille même. Mais pas avant la frontière.
- Hélène** - Si vous vous tenez à carreau, on reprendra la route. En attendant, rendez-vous utile, il y a du bois à aller chercher, le campement à installer... Et rappelez-vous qu'il est inutile d'essayer de s'enfuir.

Hélène sort.

- Brigitte** - Comment ça le campement ?
- Siméon** - Ben, le campement pour la nuit.
- Brigitte** - Vous voulez dire qu'on va dormir ici, par terre, dans le sable ?
- Siméon** - Oui, à la belle étoile. Vous verrez comme on sera bien.
- Brigitte** - Mais, c'est pas ce qui était prévu. Ce soir, on devait dormir à l'hôtel des Sables ; dix-sept chambres climatisées, avec douche chaude et terrasse panoramique. Et, avec supplément, musique et danse folklorique.
- Costas** - Vous comprendrez que ce soir, on aura du mal à respecter le programme.
- Brigitte** - L'hôtel des Sables, le premier hôtel après la frontière ; la douane, le contrôle des visas, le coup de tampon sur le passeport...
- Siméon** - Vous verrez que l'hôtel des Sables n'aura jamais aussi bien porté son nom.
- Brigitte** - Mouais.
- Siméon** - Le seul truc, c'est le matin, bien vérifier ses chaussures avant de les remettre, des fois qu'il y ait un scorpion.
- Brigitte** - Quoi ?
- Siméon** - C'est normal, ils cherchent les endroits abrités et un peu humides. Il faut pas leur en vouloir.

- Brigitte** - Je risque pas d'enlever mes chaussures alors.
- Siméon** - Moi au contraire, si je peux leur rendre service. Parce que ce sont de sacrés bestioles les scorpions. Ils ont survécu aux dinosaures, eux. Ils résistent à tout, et ils s'adaptent partout. Mieux que les humains. Total respect.
- Costas** - Allons, ne vous inquiétez pas. On vous laissera une place près du feu.
- Brigitte** - Si je n'ai pas le choix...
- Siméon** - Vous verrez comme on sera bien ; les pieds au chaud et la tête dans les étoiles.
- Brigitte** - Regarder les étoiles, ça va un moment. Ce ne sera toujours que le premier ciel et moi, la nuit, je préfère dormir.

Pendant ce temps, Delphine a apporté, ou s'en est approché si elles étaient déjà là, des caisses et sacs de nourriture et nécessaire de cuisine. Costas s'approche d'elle.

- Costas** - Tu as entendu ce qu'elle a dit : on ne gaspille pas la nourriture.
- Delphine** - Oui, j'ai compris.
- Costas** - Parce que toi, je te connais...
- Delphine** - Ça va.
- Costas** - Qu'est-ce qu'on mange ce soir ?
- Delphine** - Je pensais à du riz sauce tomate.
- Costas** - Parfait. Combien de tomates ?
- Delphine** - Deux. Il y en a six au total. J'en prends deux. Tu vas pas me surveiller dans tous mes préparatifs ? On n'est pas au boulot ici. Sinon, fais là toi même la cuisine.
- Costas** - Et ça, c'est quoi ?
- Delphine** - Ben, une carotte, ça se voit.
- Costas** - Et qu'est-ce qu'elle fait là cette carotte ?
- Delphine** - Ben, je comptais la mettre dans la sauce, coupée en petits morceaux.
- Costas** - Pas question. Tu as prévu riz sauce tomate, c'est très bien. Alors tu prends... Combien on est ? Sept. Huit avec le chauffeur... Donc ; huit poignée de riz, deux tomates, du sel, du poivre, et basta. Le reste, tu le gardes pour les autres repas. Tu seras bien contente de la trouver, cette carotte, quand on aura tout bouffé.
- Delphine** - Allez, Monsieur recommence avec sa phobie du gaspillage. Toute l'année il se bat pour résorber le trou de la sécu, et aujourd'hui, il va nous faire un fromage pour une malheureuse carotte.
- Costas** - Il n'y a pas...
- Delphine** - De petites économies, je sais. Voilà la déformation professionnelle qui ressort même pendant les vacances. En situation de crise, on voit tout de suite ressurgir l'essentiel.
- Costas** - Ma « déformation professionnelle » va peut être nous aider à tenir le coup !
- Delphine** - Puisque tu te proposes, tu pourrais me donner un coup de main...
- Siméon** - (à Costas et Delphine) Je vais chercher du bois.

- Brigitte** - Je vais avec vous.
- Siméon** - Attention aux araignées sous les brindilles.
- Brigitte** - (*inquiète*) Parce qu'il y a des araignées aussi ?
- Siméon** - (*en sortant*) Elles sont partout, comme les scorpions, et beaucoup plus nombreuses...

Siméon et Brigitte sortent. Reste Delphine et Costas.

- Delphine** - L'oignon, je peux le mettre l'oignon ?
- Costas** - L'oignon, oui, tu peux.
- Delphine** - Costas, j'ai peur.
- Costas** - Tu peux y aller, il n'y a pas de scorpions dans les oignons.
- Delphine** - Ce n'est pas des scorpions que j'ai peur, c'est d'elle.
- Costas** - Elle, elle ne me fait pas peur. Il faut juste attendre le bon moment pour la neutraliser.
- Delphine** - Comment ?
- Costas** - Je ne sais pas encore. Mais c'est pas cette pauvre fille toute seule qui va nous arrêter. On est six, sept avec le chauffeur. On devrait arriver à faire quelque chose.
- Delphine** - Quoi ?
- Costas** - Je ne sais pas je te dis. Il faudrait voir avec les autres.
- Delphine** - Tu parles, les autres, ils s'en foutent. On dirait qu'ils sont contents de la situation. À croire qu'ils prennent ça pour une animation de vacances. Siméon, il arrête pas de nous parler de ses dinosaures, comme s'il n'y a que ça qui compte. Et Brigitte, la seule chose qui la préoccupe, c'est savoir si on a passé la frontière. Quant à Edith et Françoise, elles sont toujours l'une sur l'autre, comme si elles avaient peur d'être séparées même deux secondes.
- Costas** - Elles me rappellent nous deux.
- Delphine** - Nous deux ?
- Costas** - Quand on se connaissait à peine. Tout le temps collés l'un à l'autre. Comme elles. Toujours ravis, en plein bonheur ! Tu te rappelles, nos premières vacances ? Dans le sable déjà ; la dune du Pyla ! Avec les duvets, le réchaud à gaz et une boîte de raviolis...
- Delphine** - Tu parles d'un tableau ! La voiture ensablée à dix heures du soir. Pas de camping et rien à bouffer que ta boîte de raviolis.
- Costas** - (*Un temps. Il regarde Delphine comme au premier jour.*) Tu étais belle, avec tes petits seins et ton petit cul bien ferme.
- Delphine** - Merci. Dis tout de suite que maintenant ils tombent.
- Costas** - J'ai pas dit ça. Mais bon, on n'a plus vingt ans.
- Delphine** - C'est sympa. Je vais à la gym deux fois par semaine. Je travaille les abdos fessiers et le buste, justement. Tout ça pour s'entendre dire que maintenant ils tombent. Merci. Parce que elles, elles sont mieux foutues que moi peut-être.

- Costas** - C'est pas ce que je voulais dire. Ce qui me fait penser à nous, c'est la fraîcheur de leur relation. On voit qu'elles s'aiment vraiment...
- Delphine** - Parce que nous, depuis le temps, on voit plus rien. Bravo. Tu t'enfonces là.
- Costas** - Faut être réaliste. Nous, on est passé à autre chose. On a construit une famille... Et puis, ça n'empêche pas... (*il l'embrasse dans le cou et essaie de lui caresser les seins*).
- Delphine** - Arrête !
- Costas** - (*même jeu*) Quoi ! On n'est pas bien ici, au milieu des casseroles ? A l'époque tu aimais ça, dans la cuisine...
- Delphine** - Quelqu'un peut arriver...
- Costas** - Les enfants ? Ils sont chez ta mère.
- Delphine** - Mon Dieu. Tu crois qu'on les reverra un jour ?
- Costas** - On va tout faire pour.
- Delphine** - Si seulement on pouvait les appeler.
- Costas** - Tu sais bien qu'aucun téléphone ne passe ici..
- Delphine** - Je n'ai pas dit à maman de leur mettre le casque quand ils font du vélo. Tu crois qu'elle va y penser ?
- Costas** - (*Reprenant son tripotage*) Mais oui.
- Delphine** - Et les devoirs. Que Nina fasse un peu de lecture chaque jour. Tu crois qu'elle va y penser ?
- Costas** - Mais oui.
- Delphine** - Et pour dormir. Il faut une petite lumière à Théo. Tu crois que...
- Costas** - Mais oui.
- Delphine** - Costas, j'ai peur.
- Costas** - (*Abandonnant ses tentatives*) Tu as peut-être raison. Si on la rajoutait cette petite carotte ?

A quelques pas de là, Edith et Françoise sont en train d'ouvrir les boîtes de conserve de lait concentré, qu'elles vident dans une bassine.

- Edith** - Je t'assure, bosser sur le bus, c'est le meilleur moyen de se rendre indispensables. Si elle ne doit garder que trois personnes, ce sera le chauffeur et nous.
- Françoise** - Tu parles, une fois le bus réparé, elle aura plus besoin de nous.
- Edith** - C'est ce qu'on verra. Combien il en faut de boîtes ?
- Françoise** - Il a dit douze, pour commencer.
- Edith** - Ça te fait penser à rien tout ce lait ?
- Françoise** - Non. A quoi ?
- Edith** - Regarde ; c'est écrit sur la boîte : « spécial nourrissons ».

Françoise - Oui, et alors ?

Entre Hélène, en arrière plan. Elle écoute la conversation sans que les deux filles ne se doutent de sa présence.

Edith - Alors... Et si c'était ici ?

Françoise - Quoi ?

Edith - Ici qu'on le trouverait...

Françoise - Mais quoi ?

Edith - Le nourrisson... L'enfant... Notre enfant...

Françoise - Là, je ne te suis pas très bien.

Edith - Je sais pas... Nous sommes isolées, immobiles... Il y a trois hommes dans le groupe. Pourquoi ne pas...

Françoise - Quoi ?

Edith - Ben oui, essayer...

Françoise - Essayer !?

Edith - Un enfant, de faire un enfant.

Françoise - Ça va pas !

Edith - C'est l'occasion.

Françoise - Non mais tu dérailles ma pauvre. On est prises en otage en plein désert et à quoi tu penses, à te faire faire un môme !

Edith - C'est l'occasion je te dis. Regarde Costas, il est pas mal, je suis sûre que...

Françoise - Il est avec sa femme.

Edith - Ignacio alors. Ce serait encore plus facile...

Françoise - Avec toi ?

Edith - Non, avec toi.

Françoise - Et pourquoi pas toi ?

Edith - J'ai l'impression que tu lui plais bien.

Françoise - Et moi, j'ai l'impression que c'est toi qui lui plaît, alors vas-y.

Edith - Ah non !

Françoise - Tu vois, tu dis « ce serait facile », mais toi tu ne voudrais pas.

Edith - C'est pas ça... Oui, je voudrais... Mais si on fait un enfant, je sais que tu aimerais le porter, alors je te le propose.

Françoise - Et moi pareil ! On s'est toujours disputées pour savoir qui le porterait, et maintenant on se dispute pour savoir qui ne le portera pas. Je crois que ce n'est ni le moment ni l'endroit.

Edith - Bon, ça va. C'était juste une idée, je t'en parle. C'est bon.

Françoise - Écoute, ça ne se décide pas comme ça, ces types on ne les connaît pas.

Edith - Justement...

Hélène s'éclipse. Entrent Siméon et Brigitte, portant quelques morceaux de bois sec.

Siméon - Alors, ça avance comme vous voulez ?

Edith - *(versant la dernière boîte)* Ça coule.

Siméon - *(regardant dans la bassine)* Oh ! Tout ce lait ! Et l'enfant, où est-il ?

Edith - Quel enfant ? Pourquoi vous dites ça ?

Siméon - Comme ça ! Une association d'idée ; le lait, l'enfant qui boit le lait de sa mère... Je me suis toujours posé la question : qui de la mère ou de l'enfant connaît le mieux l'autre ? La mère, qui nourrit l'enfant, dans son ventre, ou l'enfant qui se nourrit de sa mère, qui mange sa mère de l'intérieur ?

Edith - N'importe quoi !

Brigitte - Oui, c'est dégueulasse, l'enfant qui mange sa mère !

Siméon - C'est pourtant bien ce qu'il se passe. L'inné avant l'acquis. L'enfant apprend tout de sa mère... En la mangeant.

Brigitte - Drôle d'idée.

Françoise - Une idée de mec. Qui ne sera jamais ce que c'est que porter un enfant...

Edith - Tu peux parler !

Françoise - Je t'en prie. Va pas me faire dire ce que je n'ai pas dit.

Edith - N'empêche.

Françoise - Oui ben, ça va, on est deux.

Un temps. Siméon rigole.

Brigitte - Remarquez, moi non plus je ne saurai jamais ce que c'est.

Edith - Pourquoi ? Faut pas désespérer dans la vie.

Brigitte - Passée la cinquantaine, il y a certaines choses sur lesquelles il ne faut plus compter.

Siméon - Je n'aurais pas crû. Je vous en donnais quarante à tout casser.

Brigitte - Les voyages forment la jeunesse, et la conservent.

Siméon - Faut croire.

Brigitte - C'est d'ailleurs tout ce qu'il me reste, les voyages. Parce que, je les vois venir vos commentaires ; une vieille fille encore pucelle. Croyez pas ça, j'en ai eu des amoureux, mais aucun n'est resté. Ou plutôt, ils seraient bien restés, mais c'est moi qui suis partie. C'est normal, j'ai la bougeotte. Je ne sais pas m'arrêter. Mes compagnons, je les emmenais avec moi, mais ils n'ont pas résisté... Le dernier, il ne pensait qu'à lézarder. Tu le posais à un endroit, il pouvait y rester toutes les vacances. Le premier jour, à peine arrivé à l'hôtel, il s'est affalé au bord de la

piscine. Impossible de le faire bouger. Moi, je voulais sortir, visiter... Alors je l'ai laissé... On s'est revu trois semaines plus tard, à l'aéroport, le jour du retour... Depuis, je voyage seule. Et je n'ai plus jamais eu envie d'être deux. Alors forcément, les enfants... Au début on y pense et puis après, on passe à autre chose... Et d'ailleurs je crois pas que je vais supporter de rester plantée là encore longtemps.

Edith - Ça, ça dépendra de la réparation.

Françoise - En parlant de réparation, si on allait lui porter nos pièces de rechange ?

Edith - Tu as raison.

Edith et Françoise sortent avec les boîtes de conserve vides.

Siméon - Il y en a pas assez du bois ?

Brigitte - Je crois pas.

Siméon - Avec tout ce soleil !

Brigitte - Quoi ce soleil ?

Siméon - Avec tout ce soleil, dommage d'être obligé de faire du feu. Alors qu'avec un bon four solaire... Surtout en plein désert, où par définition il n'y a pas de vie, donc pas de végétation, donc pas de bois.

Brigitte - Oui ben, je te rappelle que la nuit tombe à six heures. Alors, ton soleil, pour faire chauffer la soupe, il repassera. Et puis, c'est pas vrai de dire qu'il n'y a pas de vie dans le désert. On en trouve du bois quand même, et il y a plein d'herbes, plein d'animaux ; des araignées, des scorpions... Allez, on continue...

Ils sortent du côté opposé à la sortie de Edith et Françoise.

Pendant ce temps, Hélène est venu s'informer auprès d'Ignacio de l'avancement de la réparation du bus.

Hélène - Alors, ça avance ?

Ignacio - J'ai presque tout démonté. Je vais essayer de refaire les pièces, en espérant que ça tienne.

Hélène - Vous en aurez pour longtemps ?

Ignacio - Aucune idée.

Hélène - J'aimerais savoir quand même.

Ignacio - Aucune idée je vous dis.

Hélène - N'essayez pas de me faire marcher !

Ignacio - Vous énervez pas. C'est pas comme ça que ça avancera plus vite. De toute façon, je finirai pas aujourd'hui. Peut-être demain, si tout va bien.

Hélène - Bon.

- Ignacio** - Et puis, il vaut mieux pas moisir ici. On a de l'eau pour trois jours maxi, en faisant attention.
- Hélène** - Je sais.
- Ignacio** - Et cette piste que vous m'avez fait prendre, vous savez où elle va ?
- Hélène** - Vous allez me le dire...
- Ignacio** - Nulle part. Elle mène à une ancienne mine. Plus personne ne va jamais par ici.
- Hélène** - Parfait alors.
- Ignacio** - Je ne vous donne pas deux jours. D'ici là, les autres touristes auront donné l'alerte.
- Hélène** - C'est largement suffisant.
- Ignacio** - Qu'est-ce que vous voulez au juste ?
- Hélène** - Je n'ai pas à vous le dire.
- Ignacio** - Vous voulez vous perdre, et nous avec, je ne vois que ça. Sinon, pourquoi quitter la route ?
- Hélène** - Une fois le bus réparé, nous reprendrons la piste. Nous irons jusqu'à la première grande ville et vous m'emmènerez au consulat de France.
- Ignacio** - Et après ?
- Hélène** - Ça ne vous regarde pas.
- Ignacio** - Parce que vous croyez qu'on nous laissera rouler comme ça. Le bus est déjà recherché par toutes les polices...
- Hélène** - Sauf que j'ai des otages, et ça ! *(elle relève la chaîne reliée à son sac)*
- Ignacio** - Je crois pas que vous irez bien loin... Tenez, *(il lui donne un revolver)* prenez ça, ce sera plus facile. On ne sait jamais. Ça vous aidera à les tenir à distance.
- Hélène** - *(après un temps d'auscultation et de questionnement)* Pourquoi vous me donnez ce revolver ?
- Ignacio** - Je suis le représentant de l'agence. Je suis là pour que tout se passe bien. Vous avez choisi de nous prendre en otage, je fais en sorte de vous faciliter la tâche.
- Hélène** - Vous voulez m'acheter.
- Ignacio** - Pas du tout. Par contre, si ça peut faire que vous me laissiez travailler tranquille, sans me demander toutes les cinq minutes où j'en suis, alors ça ira.
- Hélène** - Bon, entendu.

Arrivent Edith et Françoise avec leurs boîtes de conserve.

- Françoise** - *(découvrant Hélène avec le revolver)* Eh, c'est quoi ça ?
- Hélène** - La fonction main libre, j'en avais marre de tenir la chaîne.
- Françoise** - *(à Ignacio)* C'est vous qui... ?
- Ignacio** - Oui, j'ai jamais été très à l'aise avec ce genre d'engin. Mon patron me l'avait laissé, au cas où. Mais j'ai jamais eu à m'en servir. D'ailleurs, je saurais pas. Et puis madame en a plus besoin que moi.

- Edith** - Vous êtes malade ! C'est nous qui...
- Hélène** - Tss Tss Tss ! Ça va comme ça. Je crois que vous avez autre chose à faire que vous disputer.
- Françoise** - Ouais, ça va !
- Ignacio** - D'ailleurs, si vous voulez bien nous laisser pendant que nous opérons !
- Hélène** - Entendu.

Sans un mot, Ignacio examine une à une les pièces de rechange, fait le compte des outils. Quand tout est contrôlé, il sort, suivi de ses deux assistantes.

Hélène reste seule. Elle observe autour d'elle. Personne. Elle en profite pour retirer son sac à dos qu'elle pose au sol. Elle s'assied. Contemple le revolver dans sa main. Elle s'amuse à viser, les deux bras tendus, l'arme dirigée devant elle, vers le public. Elle ramène ensuite l'arme dirigée sur son visage, sa tempe. Elle ferme les yeux et se crispe pour appuyer sur la détente.

*On entend un grand bruit de coup de marteau sur une tôle et, simultanément :
noir.*

- Ignacio** - (voix off) Et mierda !

La lumière revient progressivement sur Siméon que l'on entend parler. Il marche seul, avec du bois dans les bras. Un peu plus que tout à l'heure. Il marche selon un cercle, de sorte qu'il revienne sur ses pas. Il s'adresse à Brigitte qu'il croit toujours avec lui.

- Siméon** - ...Non, en fait, ils étaient arrivés au summum de leur évolution. Les plus gros avaient besoin de tellement de nourriture qu'ils n'arrivaient plus à se rassasier. Les plus grands, mangeaient toutes les feuilles des arbres, les plus hautes et les plus jeunes, si bien que les végétaux n'avaient plus le temps de pousser. Les plus peureux développaient toujours de nouvelles protections : écailles, cornes, cuirasses, de sorte qu'ils devenaient trop lourds et n'arrivaient même plus à se mouvoir... L'homme, c'est la même chose. L'histoire n'est qu'un perpétuel recommencement. Les dinosaures ont exploré toutes les possibilités de leur corps : formes, couleurs... L'homme, c'est son cerveau qui ne cesse de se transformer, imaginant chaque jour des choses nouvelles. Savez-vous que notre cerveau ne s'arrête jamais ? Jusqu'à l'instant de notre mort, il continue de travailler... enregistrer chaque seconde jusqu'au bout... Regardez ces traces de pas (*il montre ses propres traces qu'il vient de faire au tour précédent*), l'homme est partout. Jusque dans ce dernier coin de désert. Et voyez ; même ici, il se trouve un représentant de l'espèce humaine désireux de tout s'accaparer, tout commander et par conséquent tout détruire. (*il s'arrête, se retourne et s'aperçoit qu'il est seul*) Ben, où est-elle passée ? Brigitte ! Brigitte ! Je suis tout seul... Tout seul... Eh ! Oh ! Ohé ! Il y a quelqu'un ? Où êtes vous ? Des pas... Des traces de pas... Pas... Pas... Papa !

Il sort.

Entrent Edith et Françoise, seules, épuisées et en sueur.

Françoise - Ouf, j'en peux plus.

Edith - Moi pareil. (*reprend son souffle*) Un sacré bosseur cet Ignacio !

Françoise - Ouais. Costaud et débrouillard.

Edith - Tout ce qu'on attend d'un mec. Enfin, surtout le côté débrouillard.

Françoise - Si on m'avait dit qu'un jour je referais un moteur d'autobus avec des boîtes de lait concentré !

Un temps.

Edith - Alors, il ferait pas l'affaire le bel Ignacio ?

Françoise - Tu vas pas recommencer.

Edith - Je crois bien qu'il a un ticket pour toi.

Françoise - Arrête !

Edith - Je t'assure. A un moment, quand vous étiez tous les deux couchés sous le bus, il a levé la tête et s'est retrouvé le nez sur ta poitrine. Il y est resté... un certain temps.

Françoise - N'importe quoi !

Edith - Bah, je t'en veux pas. Il a beau être costaud, et débrouillard, il n'en est pas moins un mec.

Un temps.

Edith - Fanfan.

Françoise - Oui Didi.

Edith - Tu crois qu'on s'en sortira ?

Françoise - J'espère bien. Du moins, tant qu'on est encore en vie...

Edith - (*venue se blottir dans les bras de Françoise*) J'ai peur.

Françoise - Ça va aller.

Entre Ignacio. Edith se libère de Françoise et se précipite vers lui.

Edith - Alors, ça va le faire ?

Ignacio - Faut voir. Il reste à tout remonter. Mais ça suffit pour aujourd'hui. (*à Françoise*) On a quand même fait du bon boulot.

Françoise - Si vous le dites.

Ignacio - D'ailleurs, je voulais vous demander...

Françoise - Quoi ?

Ignacio - En fait... De bosser ensemble... Bon, ça rapproche... Alors je me disais...

Françoise - Quoi ?

Ignacio - Je me disais... On pourrait peut-être se tutoyer non ?

Françoise - Si tu veux.

Edith - Avec plaisir.

Ignacio - Merci. Parce que, si on est amené à rester encore quelques temps coincé là...

Edith - Tu as raison.

Ignacio - Et je voulais vous demander... Toutes les deux... Vous êtes...

Françoise - Oui, on est ensemble.

Edith - En couple quoi.

Ignacio - Ah, je me disais aussi...

Françoise - Ça te gêne ?

Ignacio - Ah non, non. C'est juste que c'est pas courant. Je préfère savoir, ça évite de faire des gaffes.

Françoise - Du genre ?

Ignacio - Du genre, je sais pas... Du genre un mec avec une fille, couchés sous un bus, ça peut prêter à confusion.

Françoise - Ça te plait les mécanos ?

Ignacio - Comme je disais, c'est pas courant.

Edith - C'est ce que je dis toujours ; ma Fanfan, c'est la perle rare.

Ignacio - Je veux bien te croire.

Entre Costas, légèrement inquiet, qui cherche Hélène.

Costas - Vous l'avez vue ?

Françoise - Qui ?

Costas - Hélène.

Françoise - Non.

Costas - Parce que... Le repas est presque prêt.

Ignacio - Parfait, allons-y alors.

Costas - C'est que... On ne voudrait pas commencer sans elle.

Ignacio - On va se gêner.

Ignacio se dirige vers la sortie.

Costas - Elle n'était pas avec vous ?
Edith - Si. Enfin, il y a un petit moment.
Françoise - Mais elle est partie.
Edith - Quand on a repris le boulot.
Costas - Vers où ?
Edith - Je sais pas.
Françoise - J'ai pas fait gaffe, on avait le nez sous le moteur
Ignacio - Vous inquiétez pas, elle est pas très loin. Vous avez regardé « dans » le bus ?
Costas - Je vais voir.

Il sort.

Ignacio - Vous avez déjà vu un otage qui recherche son ravisseur ? En attendant, il m'a donné faim. Allons voir ce qu'ils nous ont préparé.

Il sort.

*Avant de sortir, Françoise retient Edith par la main. Elles s'embrassent.
Françoise, dans le dos d'Edith, l'enserme de ses bras et pose ses mains sur le
ventre de sa compagne.*

Françoise - Donne moi du lait...
Edith - Du beau,
Françoise - Du chaud,
Edith - Du haut, du grand, du vrai,
Françoise - Une idée,
Edith - Quelque chose,
Françoise - Un petit rien,
Edith - Mais beau,
Françoise - Comme un baiser,

Jeu différent où les deux filles se plaisent à se serrer l'une contre l'autre.

Edith - Une caresse,
Françoise - Sur une paire de fesse,
Edith - Sentir sa tendresse,
Françoise - Sentir leur mollesse,

Edith - Aimer sa paresse,
Françoise - Leur délicatesse,
Edith - La douce sagesse,
Françoise - Que la beauté naisse,
Edith - Chaude comme l'ivresse,
Françoise - Que jamais ne cesse,
Edith - Longue comme une messe...
Françoise - Une messe ?
Edith - Une caresse : longue comme une messe.
Françoise - Tu es déjà allée à la messe toi ?
Edith - Oui, bien sûr.
Françoise - Comment bien sûr, je savais pas.
Edith - Ben quoi, ça te gêne ?
Françoise - Non, mais je trouve ça fort de café que tu ne me l'aies jamais dit.
Edith - C'est quand j'étais gamine. Ça fait des années que j'ai pas mis les pieds dans une église. Mais gamine, ma mère m'y emmenait tous les dimanches. Et aussi au catéchisme. C'est là que j'ai connu Geneviève, mon premier amour. On était toujours assises à côté, l'une contre l'autre. Je me souviens du jour de notre première communion. On avait une grande aube blanche, avec des manches comme ça. On pouvait se frotter, se caresser... Sans que personne ne se doute de rien. Toute la messe. C'est pour ça ; « une caresse, longue comme une messe ». Moi, ça me parle...
Françoise - Vu comme ça, en effet.

Les deux filles restent pensives, Revient Costas.

Costas - Rien par ici. Et vous ? Toujours pas vue ?
Edith et Françoise - C'est pas grave...
Edith - Allez, venez.

Elles sortent.

Costas - Elles ne se rendent pas compte. Ils ne se rendent pas compte. Personne ne se rend compte. On ne va quand même pas commencer à manger sans elle ! Parce que ça, c'est le genre de nana qu'il vaut mieux ne pas contrarier. Elle est capable de tout faire sauter ! Comme le menu, on ne le lui a pas dit le menu. Et si elle aime pas. Elle va penser qu'on cherche à l'affaiblir... Elle, elle a juste dit de faire attention, de se rationner. C'est pour ça que j'ai surveillé Delphine, elle n'y connaît rien en économie. Comme cette carotte ; si Hélène le remarque, on est mort, c'est sûr. Oui, elle est capable de tout faire péter pour une simple brouille. Ce n'est pas à cause du rationnement. Non, le problème, c'est qu'elle est à bout, et

que la moindre contrariété peut avoir des conséquences désastreuses. Quand je les vois qui arrêtent leur travail sans même qu'elle le leur dise, c'est grave. Ce n'est pas à eux de décider. Nous sommes des otages. Nous devons obéir et rester soumis. Pas d'écart de conduite, privilégier le dialogue, la diplomatie. C'est pour ça, il faut que je lui parle. Une par jour, c'est jouable. Il y en a trois, des carottes.

Il sort.

Un peu plus loin, Delphine, Siméon, Brigitte attendent les autres pour le repas. Brigitte est assise, à l'écart, indifférente, les yeux plongés dans un journal et une carte. Elle écrit sur un bout de papier comme si elle faisait des comptes, en regardant régulièrement sa montre.

La nuit. Lumière apportée par le feu de camp et des lampes à pétrole. Certains, comme Brigitte, ont une lampe de poche ou une frontale.

Entre Ignacio. (puis Edith et Françoise).

- Ignacio** - Bon, où est-ce qu'elle est la terroriste ?
- Siméon** - Pas là.
- Delphine** - Costas n'est pas avec vous ?
- Ignacio** - On l'a croisé. Il cherche...
- Delphine** - Et les filles ?
- Ignacio** - Elles arrivent. Qu'est-ce qu'on mange ?
- Delphine** - Riz sauce tomate avec oignon et carotte.
- Ignacio** - Bien. J'ai une faim de chacal.
- Delphine** - De loup on dit ; une faim de loup.
- Ignacio** - Il n'y a pas de loup dans le désert, mais des chacals.
- Brigitte** - Des chacals ?
- Ignacio** - Ne vous inquiétez pas, les chacals n'ont jamais attaqué personne.
- Siméon** - Attaqué non, mais mangé oui. Rassurez-vous, contre plus grands qu'eux, ils sont plutôt charognards. Ils attendront donc que nous soyons morts.
- Delphine** - Avec l'autre folle, ça va peut-être pas tarder. Ils n'auront même pas à couper les morceaux.
- Ignacio** - A défaut de daube, je goûterais bien ce riz sauce. Si on mangeait ?
- Delphine** - On va peut être attendre tout le monde.
- Ignacio** - Les filles et Monsieur Costas oui, mais pas Madame Hélène.
- Siméon** - Elle ne doit pas être loin. Je parie qu'elle se cache, nous observe, pour nous faire peur.
- Delphine** - Pourquoi elle ferait ça ?
- Siméon** - Je sais pas, nous mettre sous pression, nous rendre dépendants d'elle.
- Ignacio** - Je veux bien attendre cinq minutes pour bouffer. Par contre, si j'arrive à réparer le bus, j'attendrai pas qu'elle soit là pour me tirer.

Delphine - Bien d'accord. Tu nous emmènes quand même ?

Ignacio - Quelle question !

Arrivent Edith et Françoise.

Ignacio - Cela dit, en tant que représentant de l'agence, je dois quand même faire en sorte de ramener tout le monde à bon port.

Delphine - Oui mais là, c'est un cas de force majeure.

Siméon - Elle a sûrement une idée derrière la tête. Et si elle avait des complices ? Cette piste qu'elle nous a fait prendre, elle semblait la connaître non ?

Ignacio - Je ne crois pas. Mais si elle cherchait un coin perdu, elle l'a trouvé.

Siméon - Ça ne colle pas avec une prise d'otage. Si elle a des revendications, il faut qu'elle les expose, à la presse, aux médias...

Delphine - Elle va faire venir la télé. Et quand ils seront là : Paf !

Siméon - Possible.

Ignacio - La panne de bus n'était pas prévue. On en saura plus quand il sera réparé. Si on y arrive...

Siméon - Quand même, cette fille, j'aimerais comprendre...

Françoise - Et moi donc.

Brigitte - C'est trop génial.

Delphine - Quoi ?

Brigitte - Non parce que, si mes calculs sont bons, c'est super.

Edith - Mais quoi ?

Brigitte - La frontière. Je suis sûre qu'on a passé la frontière.

Edith - Ah oui ?

Brigitte - C'est simple. Regardez, sur le journal d'hier, le soleil se couchait à dix-huit heures zéro neuf. Et aujourd'hui, à ma montre, il s'est couché à exactement dix-huit heures zéro six. Soit trois minutes plus tôt.

Françoise - C'est impossible ! On est en hiver, les jours sont sensés augmenter.

Brigitte - Oui, sauf que depuis hier, nous nous sommes déplacés. (à Ignacio) On a fait combien de kilomètres ?

Ignacio - Environ 300. On a roulé six heures, à 50 à l'heure de moyenne. Sans compter l'heure passée sur la petite piste.

Brigitte - C'est ça. J'ai regardé sur la carte, on était à 80 kilomètres de la frontière quand on a tourné à gauche. Et on a roulé depuis le début vers le sud-est. Si je prends ce point, il se situe, par rapport au départ, à 180 kilomètres plus au sud et à 200 kilomètres plus à l'est.

Françoise - Et alors ?

Brigitte - Plus on va vers le sud et plus les jours rallongent. Au pôle nord, il fait toujours nuit, ou presque, alors qu'à l'équateur, l'ensoleillement est de 12 heures. Je vous

épargne les calculs, mais en prenant une circonférence de la Terre de 40000 kilomètres, avec nos 180 kilomètres vers le sud, on gagne 12 minutes et 47 secondes de soleil.

Edith - Ah bon ?

Delphine - Et alors pourquoi, entre hier et aujourd'hui, le soleil se couche plus tôt ? Il devrait se coucher 12 minutes plus tard !

Edith - C'est vrai ça !

Brigitte - Eh non. Parce qu'on s'est aussi déplacé vers l'est. Et quand on se déplace vers l'est, le soleil se lève plus tôt, et donc se couche plus tôt. Je vous épargne les calculs, mais avec nos 200 kilomètres vers l'est, on a perdu 9 minutes 36 d'ensoleillement.

Edith - Si vous le dites.

Brigitte - Vous pouvez vérifier, j'ai tous les calculs. Et donc ; comme d'un côté, on a gagné 12 minutes 47, et de l'autre, perdu 9 minutes 36, au total, on devrait avoir 12 minutes 47 moins 9 minutes 36, soit 3 minutes 11 de soleil en plus. Vous me suivez ?

Françoise - On essaye.

Delphine - Donc le jour aurait dû augmenter de 3 minutes !

Brigitte - Et bien non. Il a diminué de trois minutes. Soit une différence de six minutes !

Delphine - Comment c'est possible ?

Brigitte - Parce que nous avons dérivé de 6 minutes vers l'est. Et six minutes, ça représente, je vous épargne les calculs, 125 kilomètres ! Si je reprends mon point sur la carte, et que je me déplace de 125 kilomètres vers l'est, j'arrive... Juste derrière la frontière !

Delphine - Ah bon ?

Brigitte - Comme je vous le dis.

Edith - Dis donc, j'ai rien compris.

Françoise - Pas la seule.

Siméon - Vous êtes sûre d'être à l'heure ?

Brigitte - J'ai 18 h 45.

Siméon - Moi 18 h 47. Deux minutes, ça compte.

Brigitte - (*reprenant ses calculs*) Deux minutes de plus, ça fait... 42 kilomètres de moins... On est encore à 83 à l'est...

Ignacio - Et puis, vos kilomètres, c'est approximatif... On n'a pas fait exactement 300 kilomètres ; peut-être plus, peut-être moins... Et puis faudrait compter les reliefs ; ça monte, ça descend...

Siméon - Et pour comparer les heures de coucher du soleil, il faudrait être à la même altitude.

Françoise - Et puis, vous partez de votre journal, mais l'heure de coucher du soleil qu'ils indiquent, on ne sait pas à quel endroit ça correspond. Comme d'après vos calculs, ça change d'un point à un autre...

- Brigitte** - Oui, d'accord, mais bon, si on n'a pas franchi la frontière, en tout cas, on n'en est vraiment pas loin.
- Edith** - Et si elle était partie ?
- Delphine** - Qui ? Hélène ?
- Edith** - Oui, peut-être qu'elle connaît très bien la région. Elle a détourné le bus pour passer la frontière et maintenant qu'elle est arrivée, elle se barre.
- Brigitte** - Vous voyez.
- Siméon** - Elle nous aurait abandonnés ? Impossible. Elle a besoin de nous au contraire.
- Edith** - Qu'est-ce que vous en savez ?
- Siméon** - Un preneur d'otages n'existe qu'avec ses otages. Sans eux, il n'est rien.
- Delphine** - Elle nous laisserait comme ça, seuls ?
- Françoise** - Ce serait plutôt une bonne nouvelle.
- Ignacio** - J'ai quand même un groupe à ramener à l'agence.
- Françoise** - Il vaut mieux en ramener sept entiers plutôt que huit en morceaux.
- Delphine** - Et Costas qui ne revient pas...
- Edith** - S'il ne la trouve pas, c'est qu'elle a vraiment disparue.
- Delphine** - Je commence à me demander s'il ne l'aurait pas trouvée, justement...
- Siméon** - Ou s'il ne s'est pas perdu à son tour.
- Edith** - Si on allait à leur recherche ?
- Ignacio** - Il fait nuit. Ça ne sert à rien d'aller à leur recherche. Le plus sûr est de rester là, près du feu. On verra demain matin.
- Delphine** - Connaissant Costas, il est bien capable de se perdre.
- Ignacio** - J'ai régulièrement des touristes qui se perdent. Toujours la nuit. Ils s'éloignent et ne retrouvent pas le campement. Ils finissent par s'endormir en bas d'une dune. On les retrouve au petit matin en suivant leurs traces.
- Françoise** - Mais s'il y a du vent, ou s'ils marchent sur des pierres ?
- Ignacio** - Ils laissent toujours des traces. Du moins, jusque là, je touche du bois... Ah si, une fois, je ne l'ai pas retrouvé ! Mais c'était sa volonté.
- Edith** - Sa volonté ?
- Ignacio** - Un touriste suicidaire. On les remarque tout de suite. Il marchait en dehors du groupe, parlait peu, n'avait aucun bagage avec lui, juste une gourde. Un matin, il avait disparu.
- Edith** - Vous ne l'avez pas recherché ?
- Ignacio** - Non, c'est ce qu'il voulait.
- Edith** - Peut-être est-il arrivé quelque part ?
- Ignacio** - Certains appellent cet endroit le paradis.
- Françoise** - Au moins il n'emmerda personne avec son envie de mourir.
- Ignacio** - Ça, je n'en sais rien.

- Siméon** - Des sauriens. Nous sommes des dinosauriens... L'histoire n'est qu'un perpétuel recommencement. Je ne sais pas comment tout ça va finir, mais je sais que la fin est proche.
- Delphine** - La fin ? Notre fin ?
- Siméon** - La nôtre et celle de l'homme en général, comme celle des dinosaures.
- Delphine** - Je ne vois pas le rapport.
- Siméon** - Le développement. Toujours l'homme se développe, il est partout et détruit tout sur son passage. Comme avant lui, les dinosaures...
- Edith** - Tout le monde sait que c'est une météorite qui est tombée sur la Terre et qui a entraîné leur disparition.
- Siméon** - Parce qu'ils n'ont pas su s'adapter, sinon à se manger entre eux, jusqu'au dernier.
- Delphine** - Arrêtez, vous me faites peur.
- Edith** - (*Récitant*) La chute de la météorite a provoqué un énorme nuage de poussière qui a recouvert la planète. Plus de soleil pendant des années. Les plantes sont mortes asphyxiées. Plus de végétaux, donc plus de nourriture pour les herbivores, donc plus d'herbivores, et donc plus de nourriture pour les carnivores, donc au final plus de carnivores...
- Delphine** - Et donc ?
- Edith** - Plus de dinosaures.
- Delphine** - Mon Dieu.
- Siméon** - C'est l'hypothèse la plus répandue. Mais mes études m'ont appris que l'extinction des dinosaures provient d'un simple réchauffement climatique.
- Delphine** - Vous voulez dire, comme en ce moment ?
- Siméon** - La similitude est frappante. Vous êtes vous jamais demandé pourquoi nous, les hommes, comme tous les mammifères, avons les testicules qui pendent à l'extérieur du corps ?
- Edith** - Non.
- Delphine** - Ben, pour...
- Siméon** - Pour rester au frais. Car à l'intérieur du corps, elles auraient trop chaud et ne pourraient plus fonctionner.
- Delphine** - Mince alors !
- Siméon** - Tout à fait. Les testicules ne fonctionnent que dans un intervalle très étroit de température. Et à l'époque de la fin des dinosaures, une légère élévation de la température a suffi pour entraîner l'arrêt du fonctionnement des testicules et donc la stérilité des mâles et ainsi l'extinction de l'espèce.
- Delphine** - Moi qui lui dit toujours de les garder au chaud.
- Siméon** - Au frais. Les garder au frais.
- Delphine** - Mais, docteur, qu'est-ce qu'on peut faire ?
- Siméon** - Rien, il n'y a rien à faire contre l'inéluctable.
- Ignacio** - En attendant la fin, si on se préoccupait de la nôtre de faim ; ça va refroidir.

- Siméon** - Bonne idée.
Ignacio - Et puis, comme on dit, ça les fera venir.

Ils s'assoient en cercle. Commencent à servir le repas. Costas arrive, suivi par Hélène.

- Costas** - Tout le monde est là ?
Delphine - (*se relevant*) Ah te voilà ! (*apercevant Hélène*) Vous aussi ?
Costas - On s'est retrouvé à deux pas d'ici... Dans cette nuit noire...
Delphine - On vous attendait pour manger. Ce soir, c'est riz sauce tomate.
Ignacio - On a cru que vous aviez disparu.
Hélène - J'avais à faire.
Delphine - Venez, je vous sers.
Hélène - Je n'ai pas faim.
Siméon - Pas faim ? Il faut manger !
Hélène - Vous occupez pas de moi.
Siméon - Ne croyez pas que je m'inquiète pour vous, mais un accident est si vite arrivé. On ne mange pas, on ne dort pas, et on perd ses moyens... On devient irritable, on fait des gestes brusques sans s'en rendre compte... Et avec ce que vous avez sur le dos...
Hélène - Laissez-moi, je vous dis.
Siméon - C'est comme les dinosaures. Ils passent leur temps à chercher à manger. Tant qu'ils ne trouvent pas, ils cherchent. Du coup, ils en oublient de dormir, et ils sont de plus en plus fatigués pour chercher, donc ils trouvent de moins en moins. Et c'est le début de la fin ...
Delphine - Oui bon, ça suffit maintenant...
Siméon - Bon, bon.
Ignacio - J'ai faim...

Delphine sert le repas en commençant par Ignacio. Tous sont assis autour du feu et de la marmite. Hélène est à l'écart et les observe.

Progressivement : noir.

La nuit.

Hélène, seule, profite de ce moment de solitude et de calme. Elle souffle et respire profondément, comme lorsque l'on est pris d'une grosse fatigue et que l'on se sent à bout de nerf. Elle retire son sac à dos et le pose à ses côtés. S'assoit en tailleur.

Un temps.

Voix de Costas - Hélène ?

Hélène - Et merde.

Costas - Hélène ? Vous êtes là ?

Hélène - Oui je suis là. Ça ne se voit pas ?

Arrive Costas.

Costas - Je n'arrive pas à dormir.

Hélène - Vous n'en avez pas marre ? Dès que je me crois seule, vous arrivez.

Costas - J'ai pensé : si je ne dors pas, elle ne doit pas dormir non plus. Alors, je me suis dit : je vais lui tenir compagnie.

Hélène - Et après, vous espérez quoi ? M'empêcher de tout faire sauter ?

Costas - Vous empêcher de « vous » faire sauter.

Hélène - Comme si j'avais besoin de vous pour savoir ce que j'ai à faire.

Costas - Parfois je me le demande. Je vous ai vu, hier, au bord de la falaise. Si je n'étais pas arrivé...

Hélène - Je serais tombée.

Costas - C'est vrai.

Hélène - J'étais prête à sauter. Et vous êtes arrivé.

Costas - Je vous ai sauvé la vie.

Hélène - Vous avez ajourné ma mort. Et entraîné la vôtre. C'est là que j'ai décidé de vous prendre en otages. Je n'avais plus le choix. Tout ça est de votre faute.

Costas - Facile à dire. Je veux juste vous aider.

Hélène - Et vous allez tout faire rater.

Costas - Vous savez ce que vous voulez au juste, avec cette prise d'otages ?

Hélène - Oh oui je le sais.

Costas - Ah ! Et bien j'aimerais bien le savoir...

Hélène - Je n'ai pas de compte à vous rendre.

Costas - Arrêtez ce jeu. Je veux vous aider.

Hélène - Quand tout sera fini, vous comprendrez.
Costas - A mon avis, il sera trop tard.

Un temps.

Hélène - Je dois rejoindre quelqu'un.
Costas - Ah, un complice.
Hélène - Pas un complice, un complément, une partie de moi.
Costas - Votre amoureux, c'est ça ?
Hélène - L'amour n'est plus pour moi. Seul le chemin compte.
Costas - Un gourou alors. C'est votre gourou que vous allez rejoindre.
Hélène - Là où je vais, il n'y a personne. Je serai seule avec mon ombre.
Costas - Maintenant aussi vous êtes seule. Et moi, je vous offre mon aide, c'est tout.
Hélène - Non, personne ne peut m'aider.
Costas - Vous avez tort.
Hélène - C'est moi qui décide.
Costas - Hélène, j'aimerais tant...
Hélène - Quoi ?
Costas - Vous...

Costas s'est approché tout près d'Hélène. Il voudrait la toucher, la prendre dans ses bras. Elle se méfie encore, agacée par ce gêneur.

Un temps.

Voix de Françoise - Il y a quelqu'un ?

Hélène - Qui va là ?

Françoise - C'est moi, Françoise (*elle apparaît*). Je n'arrive pas à dormir. Je peux ?

Hélène - Au point où on en est...

Françoise - J'ai entendu des voix...

Hélène - Ça arrive dans le désert.

Costas - Vous ne dormez pas ?

Françoise - Non, pas moyen. J'aimerais bien, mais rien à faire. Pourtant je suis crevée, j'ai les paupières qui tombent toutes seules.

Costas - Faut dormir sur le ventre. Ben oui, sur le dos, les paupières, elles tombent en arrière, alors bien sûr vous risquez pas de fermer l'œil, alors que sur le ventre, les paupières, elles tombent en avant...

Françoise - Je crois que j'ai tout essayé. J'envie Edith. A peine à l'horizontale, elle s'endort comme un bébé.

Hélène - Vous savez Françoise, je voulais vous remercier.

Françoise - Me remercier ?

Hélène - Pour le bus.

Françoise - Ah ! C'est tout naturel. C'est Edith qu'il faut remercier, c'est elle qui m'a poussée.

Costas - Sinon, moi j'y serais allé.

Françoise - Vous voyez, personne n'est indispensable.

Costas - C'est vrai. Mais quand même, on n'aurait pas Ignacio...

Françoise - On n'aurait pas Ignacio, on ne serait jamais arrivé jusque là.

Un temps.

Hélène - (*provocante*) Et alors, Ignacio ferait-il un bon géniteur ?

Françoise - Pardon ?

Hélène - Excusez-moi, j'ai surpris votre conversation hier, pendant que vous vidiez les boîtes de lait... Où votre amie vous proposait de profiter de notre isolement pour... entreprendre quelque chose. Et donc ? Le rapprochement avec le réparateur du bus a t'il été profitable ?

Françoise - C'est pas la question.

Hélène - Sinon, monsieur m'a l'air disponible.

Costas - Pardon ? De quoi s'agit-il ?

Hélène - Mesdemoiselles aimeraient fonder une famille. Mais, biologiquement, il leur manque quelque chose. Alors, elles cherchent une « bite charitable », mais le problème, c'est qu'elles ne savent pas qui sera la mère...

Françoise - Ça suffit, arrêtez de dire n'importe quoi.

Costas - Si je peux rendre service...

Hélène - Vous voyez ! En plus je vous trouve un volontaire !

Françoise - Taisez-vous. Et de quoi je me mêle ? Alors comme ça, en plus de nous menacer avec votre bombe, vous passez votre temps à nous observer, nous épier. Vous... Vous...

Françoise voudrait dire à Hélène qu'elle est une salope, une ordure, une perverse, mais elle ne trouve pas les mots qui conviendraient. Elle parle à Hélène comme si cette dernière n'était pas là.

Françoise - Alors que moi... Je viens simplement m'asseoir à côté de vous parce que je n'arrive pas à dormir... Moi je viens m'asseoir, simplement, sans arrière pensée... Moi je viens passer quelques minutes tranquillement... Moi je viens tranquillement parler, discuter... Moi j'aurais pu profiter de la situation... Moi j'aurais pu réveiller les autres pour qu'on vienne, à plusieurs, vous assommer dans le noir... Moi je venais juste voir si tout allait bien... Moi je voulais... Et vous... Et vous... Rah !

Elle disparaît.

- Hélène** - Tout le monde est sur les nerfs.
- Costas** - Ça, il me semble que vous y êtes un peu pour quelque chose.
- Hélène** - *(Pour elle)* Pourtant je ne vous veux pas de mal.
- Costas** - Vous dites ça parce que vous êtes la première concernée. En fait, c'est uniquement vous que vous voulez faire sauter non ? Nous, nous ne serions que des dégâts collatéraux.
- Hélène** - Je ne sais plus... J'ai été maladroite. Je n'aime pas la savoir comme ça. Je les aime bien toutes les deux.
- Costas** - Moi aussi. Je parlais d'elles, tout à l'heure, avec Delphine. Elles me font penser à nous.
- Hélène** - Nous ?
- Costas** - Nous, ma femme et moi.
- Hélène** - Vous !
- Costas** - Oui, nous... Mais... nous, aussi.
- Hélène** - Nous... Nous ?
- Costas** - Oui, nous ; ici, là. Pourquoi pas ? Aussi... D'ailleurs, on pourrait le leur faire, nous, ce petit ! C'est pas une bonne idée ça ? Moi, je veux bien leur rendre service ; si elles n'arrivent pas à se décider pour le porter, il faut que ce soit une tierce personne. Comme ça, elles restent à égalité.
- Hélène** - Ça s'appelle une mère porteuse.
- Costas** - Ça s'appelle deux êtres perdus dans le désert, qui tombent amoureux l'un de l'autre.

Regards. Les lèvres de Costas s'approchent doucement de celles d'Hélène, entraînant tout son corps dans un penchant instable. Quand l'équilibre est rompu, il tombe en se couchant sur elle.

Noir.

Fin de l'extrait